

—Comment cela, monsieur ?

—Je m'explique : Vous vous mettez en rapport avec les conservateurs de la Bibliothèque où ont été signalés des vols. En causant avec eux, en questionnant les employés sous leurs ordres, vous pourrez apprendre certains détails, insignifiants pour eux, très importants pour vous. Vous trouverez là sans doute le point de départ qui manque en ce moment... Enfin, je compte sur votre adresse, sur votre flair et, tranchons le mot, sur votre étoil ! Vous comprenez qu'il faut couper court à ces vols, les pires de tous. Soustraire à la Banque de France des liasses de billets ou des sacs de louis d'or, serait selon moi moins grave que de dépouiller nos collègues des merveilles qui font leur orgueil ! Donc il faut réussir, vous le voyez, ne fut-ce que par patriotisme et pour sauvegarder notre amour-propre national !

—Je comprends cela, monsieur, et tout ce qu'il sera humainement possible de faire, je le ferai, je vous le jure...

—Je le sais, et j'y compte.

—Dois-je commencer par les bibliothèques de Paris ou par celles des villes de province dépouillées par les voleurs de livres ?

—Je laisse cela à votre appréciation... Peut-être en province obtiendrez-vous des renseignements plus précis ; les bibliothèques départementales étant peu fréquentées, il y a des chances pour qu'un visiteur étranger ait été l'objet de quelques remarques, et pour qu'on se souvienne de sa physiologie, de ses allures, mais, je vous le répète, agissez à votre guise et suivez votre inspiration... Passez demain à la caisse de la préfecture ; vous y toucherez une somme à valoir sur vos frais de déplacements... l'affaire terminée vous présenterez vos comptes...

—Bien, monsieur... dit Raymond, puis il ajouta : J'aurais besoin de la nomenclature des ouvrages dérobés dans les différentes bibliothèques... le relevé en a-t-il été fait ?

—Oui, et il est annexé aux procès-verbaux.

—Je vous prierai, monsieur, de me confier ces procès-verbaux... si peu nourris de faits qu'ils soient, j'en pourrai peut-être tirer quelque chose...

—Les voici. Tout est là.

Et le chef tendit une liasse de papiers à Raymond qui la serra dans une poche de son vêtement, et reprit :

—Si par suite de circonstances que je ne puis prévoir, il m'était impossible d'agir seul, me donneriez-vous l'autorisation de désigner moi-même mes auxiliaires ?...

—Je vous donne dès à présent cette autorisation, et je me charge de la faire ratifier par le préfet. Vous choisirez dans le personnel... Vous avez carte blanche...

—Alors, monsieur, le cas échéant, je choisirai Pradier, Rével et Bouvard.

—Ils auront l'ordre dès ce soir de se tenir à votre disposition, si vous réclamez leur concours... Dans le cas où ils voyageraient avec vous, ils toucheraient une indemnité de route... La somme qui vous sera remise à la caisse vous permettra de subvenir à leurs dépenses, dont il vous sera tenu compte... Ainsi, c'est bien entendu, n'est-ce pas ? La journée de demain ne se passera point sans que vous soyez à la besogne ?...

—Je vous demande, monsieur, la journée de demain... Elle m'est absolument nécessaire pour installer mon fils à la campagne...

—Eh bien ! soit, je vous donne vingt-quatre heures, mais pas plus.

—Elles me suffiront, et je vous remercie de me les accorder... Quant à la commission d'inspecteur-adjoint des bibliothèques que vous avez bien voulu me promettre, quand me sera-t-elle donnée ?

—Je vais prendre des mesures pour qu'elle soit demain portée chez vous... Allez, mon cher Raymond, et réussissez... Le succès sera la meilleure apostille de votre requête au ministre.

—Si j'échoue, murmura Fromental d'une voix sourde, c'est que Dieu, qui m'a si rudement frappé déjà, ne m'aura pas encore pris en pitié...

Puis, après avoir salué son supérieur, qui voulut lui serrer une dernière fois la main, il se retira.

—Pauvre Raymond, se dit tout bas le chef, tandis que la porte se refermait derrière lui, il est certain qu'il a cruellement souffert, et que la justice des hommes a été bien injuste envers lui !...

En sortant du cabinet pour quitter la préfecture, Fromental devait traverser la salle où se tiennent les agents quand ils viennent rédiger et déposer leurs rapports.

Ceux qui se trouvaient là se levèrent et le saluèrent.

—Oh ! oh ! fit l'un d'eux quand il eut passé, il doit y avoir du neuf, et un écheveau point facile à débrouiller... *Sombre-Accueil* n'est pas venu ici pour des prunes...

—Quant à ce qui est de ça, pour sûr ! répondit un autre.

Nos lecteurs ont compris que *Sombre-Accueil* était le nom, ou plutôt le sobriquet qu'on donnait à la préfecture à Raymond Fromental et qui caractérisait fort bien son abord réservé et son visage toujours empreint d'une profonde mélancolie.

On n'avait jamais vu cette expression de tristesse s'effacer de ses traits.

Dans ses rapports avec ses collègues, Raymond se montrait rigoureusement poli, mais d'une politesse glaciale.

Il parlait le moins possible, ne disant aucune parole qui ne fût indispensable, ne se déridant point aux plaisanteries, semblant même ne point les entendre, et faisant comprendre de la façon la plus claire qu'aucune relation de camaraderie ne pouvait s'établir entre lui et les autres agents, non qu'il parût les dédaigner, mais parce qu'en dehors du service, il ne voulait frayer avec qui que ce fût.

Il se sentait supérieur à tous, cela est certain, mais cette supériorité n'était point le motif de sa réserve.

S'il s'enfermait, s'il se barricadait en quelque sorte dans son isolement, c'est que les blessures de son âme, de son cœur, ne pouvaient saigner librement que dans la solitude.

Les souvenirs douloureux qu'il évoquait sans cesse, et la pensée incessante de son fils, tout était là pour lui. Cela suffisait à remplir sa vie...

Chose singulière, cette sauvagerie, cette insociabilité, qui devaient sembler incompréhensibles à qui n'en connaissait point les causes, n'avaient point pour résultat de susciter des haines autour de Raymond Fromental.

Peut-être ne l'aimait-on pas beaucoup, mais on lui rendait pleine justice.

Ses égaux l'estimaient.

Ses inférieurs souhaitaient être placés sous ses ordres.

C'est que Raymond, malgré l'accueil sombre auquel il devait son sobriquet, était un brave cœur, et que des gens physiologistes par état le voyaient bien.

Sa parole était brève, mais il savait commander sans froisser ceux qui recevaient ses ordres.

Enfin, sa bourse, quoi qu'elle ne fût pas fort arrondie, s'était ouverte bien des fois pour venir en aide à de pauvres diables de subalternes chargés de famille.

Dans le service, Raymond n'admettait aucune excuse pour la désobéissance ou la négligence.

Il savait punir en infligeant un blâme sévère à qui le méritait, mais il savait aussi récompenser en attirant les faveurs de l'administration sur ceux qui le secondaient selon son désir, avec zèle et intelligence.

La façon dont le chef de la sûreté venait de le recevoir a dû prouver du reste à nos lecteurs en quelle estime il était tenu à la Préfecture.

En s'éloignant, la tête basse, le long des quais, Raymond avait le cœur bien gros.

Il venait d'être mis dans la nécessité absolue de faire le sacrifice des trois semaines de congé qu'il comptait passer encore auprès de son fils, maître de lui-même et pouvant oublier par moments une situation qu'il exérait.

Brusquement, du jour au lendemain, d'une heure à l'autre pour ainsi dire, il lui fallait reprendre son service, et soulever